

TONIQUES



RHODA SCOTT

Samedi 17 avril, 18 heures, Café de Flore, Saint-Germain des Près. On se croirait dans le journal d'Anaïs Nin. Eh bien non. C'est le rendez-vous que m'a donné Rhoda Scott. J'y suis. Elle aussi. Impeccablement blousée de blanc sous un tailleur marine hyper-chic. Très belle. Joues abricot mûr, bouche rose thé, œil fendu de khôl bleu doux, doux jusqu'à la veine de la tempe. Une antilope. Même regard, mêmes vivacité et frémissement contenus. Les longues mains rectangulaires, aux ongles coupés crac, possèdent leur vie propre. Elles volent, tracent des lignes imaginaires et reviennent saisir l'anse de la tasse de thé (de Chine) avec une sûreté et une esthétique surprenantes.

— *Sur quel orgue joues-tu ?*

— Le B3 000 Hammond. Je suis contente qu'on me pose enfin cette question, parce qu'il y a une grande controverse entre les adeptes du B3, l'ancien Hammond, et ceux du B3 000, le nouveau.

(Chic ! Une nouvelle affaire Dreyfus !)

— Le son est très différent. Beaucoup plus pur. La basse est améliorée de 100 %. Sur le B3 il fallait faire la basse au pied et à la main gauche. Sur le B3 000 elle est entièrement au pied, ce qui offre de nouveaux horizons à la main gauche. Cela dit, il est vrai que les percussions sont plus intéressantes sur le B3 que sur le 3000. Mais je suis très contente d'avoir changé d'orgue, ça m'a permis de faire d'énormes progrès. Ça faisait vingt-cinq ans que je jouais du B3.

— *A quel âge tu as commencé ?*

— Toute petite. Mon père était pasteur d'une petite église noire. Il jouait du piano et ma mère aussi. Nous étions sept enfants et tous étaient musiciens. Mais nous ne sommes que deux à avoir poursuivi. J'ai un frère contrebassiste dans l'Orchestre Symphonique de Philadelphie.

Elle parle un français parfait avec juste un tout petit poil sympa d'accent.

— *Tu joues pieds nus.*

— C'est un vieux truc qui m'est resté de mon enfance. Je jouais sur l'orgue de l'église et mon père me disait toujours



Photo : Christian Rose.

« enlève tes chaussures, tu vas abîmer le pédalier ! » Alors je jouais pieds nus et j'en ai pris l'habitude. Mais pour jouer classique, c'est impossible, il faut mettre des chaussures. Il y a trop de travail au pédalier.

— *Tes parents t'ont aidée à devenir musicienne ?*

— Enormément. A tel point que, lorsque je devais mettre la table ou aider ma mère, et qu'au lieu de ça j'essayais de retrouver au piano les morceaux que j'entendais à l'église, mon père disait à mes frères et sœurs : « Rhoda est en train de jouer, il faut la laisser tranquille,

mettez la table à sa place ! » J'ignore si elle vénère son père, mais le ton qu'elle emploie pour parler de lui le laisse supposer.

— *Tu as fait des études musicales ?*

— Le Conservatoire de Princeton dans le New Jersey. Mais ça coûtait très cher. Alors au bout de deux ans, j'ai laissé tomber et j'ai trouvé un boulot d'aide-comptable pour gagner ma vie. Je continuais à faire de la musique pour mon plaisir, avec des copains.

— *Et alors ?*

— Eh bien un jour on m'a demandé de remplacer le pianiste d'un orchestre. Il



avait eu un pépin, je ne sais quoi et il ne pouvait pas venir. J'ai dit que je voulais bien essayer et ça a marché. Ça s'est très bien passé. Après je leur ai dit que je jouais mieux de l'orgue que du piano et, comme ils m'ont gardée avec eux, je suis devenue organiste dans leur orchestre.

— *Tu as joué longtemps avec eux ?*
— Un an. Mais on avait de plus en plus de difficultés. On avait pas mal de boulot mais c'était mal payé. Comme plusieurs des musiciens de l'orchestre avaient femme et enfants à charge, ils avaient un autre travail en dehors de la musique. Ils n'étaient pas toujours disponibles. Il en manquait toujours un. On avait dégotté un truc fixe dans une boîte et pour finir, le tôle m'a dit « bon, je ne veux plus de cet orchestre, mais si tu veux, toi je te garde ». Alors je suis restée et j'ai engagé un trio avec moi : sax, batteur, chanteur. Ça a bien fonctionné et on a travaillé de plus en plus près de New York, puis à New York où j'ai travaillé avec Basie. C'est d'ailleurs avec Basie que j'ai rencontré Eddie Barclay et mon futur mari (français) qui m'ont invitée à venir à Paris.

— *Tu est venue ?*
— Pas tout de suite. D'abord j'ai cessé de jouer avec l'orchestre et j'ai trouvé un boulot d'orgue-bar qui m'a permis de payer la fin de mes études au Conservatoire. Quand j'ai terminé le Conservatoire, on m'a demandé d'être professeur de solfège.

— *Tu l'as fait ?*
— Non. Je ne m'en sentais pas capable. Tu sais, j'ai commencé à étudier sérieusement la musique à seize ans. C'est très tard pour acquérir de la discipline. Je sentais que je manquais de rigueur. Avec le trac, tu as un sentiment d'urgence qui t'oblige à te dépasser. C'est ce qui se produisait en concert et ça m'aidait. Mais pour le professorat, je n'aurais pas eu ce support. En fait, je n'avais pas eu de maître à qui m'identifier et ça m'affaiblissait. Du coup, j'ai décidé de venir en France, à Fontainebleau exactement, pour étudier avec Nadia Boulanger.

— *Et tu est restée, tu n'est pas rentrée aux Etats-Unis ?*

— Non. D'abord parce que j'ai retrouvé mon futur mari et que je me suis mariée, ensuite parce que j'ai été totalement fascinée par la culture française.

— *Raconte.*
— Oh, tout. Tout était fascinant. Jusqu'au moindre truc. Ne serait-ce que mettre les fourchettes et les couteaux comme ci ou comme ça, ça n'existe pas chez nous.

— *Tu vis en France depuis combien d'années ?*

— Depuis mai 68. Mais je travaille souvent aux Etats-Unis, spécialement sur la Côte Est. Je donne un concert au Carnegie Hall, ou je fais une émission de TV ou le Festival du jazz de Newport à New York.

— *Pour la plupart, les musiciens américains adorent travailler en France. A ton avis, pourquoi ?*

— Quand on travaille ici, on est valorisé. On fait de l'art. Là-bas, le jazz, c'est du folklore.

— *Quand tu es aux Etats-Unis, tu te sens française ?*

— Oui, énormément. Mais je n'y suis jamais retournée seule. J'y suis toujours allée avec mon mari. J'ignore comment je réagirais si j'étais seule. Mais même là-bas, je parle français, je mange français, je pense français.

— *Tu as des enfants ?*

— Deux. Un garçon et une fille de trois ans chacun que nous avons adoptés. Eugénie et Virgile.

— *Quel genre de musique tu écoutes ?*

— Beaucoup de classique et de jazz. beaucoup de chanson aussi.

— *Tes projets ?*

— Je viens de terminer un disque. Ce ne sont pas de nouveaux morceaux, mais une compilation de seize titres extraits de mes albums précédents. A présent je pars faire une tournée de galas en France, en Suisse et en Italie.

— *Tout à l'heure tu m'as parlé d'un projet d'émission pour la SFP à New York.*

— Oui, la SFP veut faire une émission sur la musique noire à Harlem. Ils feront l'émission à partir de moi, pour traiter de la musique new yorkaise en particulier et du jazz aux Etats-Unis en général.

— *A part l'orgue, quel instrument tu aimerais jouer ?*

— Le violon. Elle devient rêveuse, parle du violon avec gourmandise, comme d'une chose qui se mange, et ajoute : « Le violon, c'est le roi des instruments. C'est celui qui t'apporte le plus au niveau de l'oreille, parce que tu l'as contre toi et que tu peux sans cesse rectifier la justesse. Il se suffit à lui-même. »

— *Tu as un problème dans la vie ?*

— Un seul. Je suis trop heureuse !

Jacqueline Sorano

UN SCOLA SANS CINÉMA

Au cœur de Venise, dans une nuit rendant plus insistante encore la battue de l'eau sur tous les parcours possibles, tous les réseaux et édifices de la ville, La Fenice, illuminée de mille bougies, éveille inmanquablement l'image du bateau mythique de l'*Amarcord* fellinien — prête, elle aussi, à dispenser généreusement sa part de rêve. Pénétrer de nuit dans la salle du Teatro alla Fenice éclairée à la myriade des bougies, c'est déjà se laisser emporter par cette ébriété du sens que provoque la beauté ; s'attardant délicieusement à ses naissances, c'est, réinvesti, par la préciosité ambiante, de la merveilleuse faculté de s'étonner, se sentir disponible à chaque invite, si frôlée légère ou futile soit-elle, s'ouvrir à l'inconnu du moment à venir, à ses promesses de beautés plus riches, s'il se peut, que celles du théâtre même. La Fenice pousse à la curiosité et, se laissant pénétrer par l'œil et l'entier des sens, appelle irrésistiblement la musique. Un concert y est une quasi-certitude de bonheur.

Mais il s'en trouve qui rendent, par la magie de la découverte, sa fréquentation d'un soir inoubliable. Voilà très exactement ce qui se produisit le 26 avril, lorsque le chef László Szegedferri conduisit, deux heures durant, l'orchestre

Linea Antica

**GRAN TEATRO
LA FENICE**
PROVINCIA DI VENEZIA
Assessorato Turistico-Cultura

“HAYDN, MOZART E LO STILE CLASSICO.”

CONCERTI DEI CONSERVATORI
DI MUSICA DEL VENETO

ORCHESTRA DA CAMERA

**I GIOVANI
DEL CONSERVATORIO
DI VERONA**

Conduttore
Sergio Scola

Dirigente
László Szegedferri

Lunedì 26 aprile 1982 - ore 18

de chambre des jeunes musiciens du Conservatoire de Vérone et son soliste, un pianiste d'à peine vingt ans dont il faut dès aujourd'hui retenir le nom : Sergio Scola. Prenant place dans un programme annuel intitulé, en référence au livre de Charles Rosen, « Mozart, Haydn et le style classique », l'orchestre présentait le Divertimento en ré majeur n° 7 (K.205) de Mozart, la 5^e Symphonie